

A travers le Transvaal.

Près Potchefstroom (Transvaal), le 29 mai 1879.

Bien cher Monsieur Casalis,

Les lettres que vous nous avez écrites — 15 janvier et 24 février — nous ont rencontrés à Prétoria. Vous y avez laissé parler votre cœur, je vous en remercie. Remerciez aussi ces messieurs du Comité pour la sollicitude constante dont ils entourent la mission qui nous a été confiée, et dites à tous nos amis que leur intérêt et surtout leurs prières nous soutiennent et nous fortifient. Nous avons lu et relu vos bonnes lettres. Quel dommage qu'elles ne nous soient pas parvenues plus tôt ! Quelle lumière elles eussent jetée sur notre sentier, et que de perplexités elles nous eussent épargnées ! Mais ne regrettons rien. Nos peines et nos fatigues sont peu de chose. Notre temps comme nos forces, nos corps comme nos âmes, tout appartient à Celui qui nous a rachetés à grand prix. Qu'importe que nous soyons aveugles et bornés si nous pouvons consentir à nous laisser diriger par lui ? « — L'Éternel est ma *lumière*... la *force* de ma vie, » n'est-ce pas là la devise de l'enfant de Dieu ? Sans positivement désapprouver notre voyage au Zambèze, ni vous ni vos chers collègues du Lessouto ne croyiez d'abord à la possibilité pour nous de fonder une mission si loin. Je me demande si maintenant vous aussi vous vous serez pris à regretter que nous ayons suivi les premières directions qu'on nous avait envoyées : aller à Valdézia et explorer le nord du Transvaal. — Pour ma part, je suis content de l'avoir fait. Evidemment le Seigneur a permis ce concours inexplicable de circonstances pour nous montrer bien clairement qu'Il nous refuse le *choix* d'un nouveau champ de travail. Il valait bien la peine de suivre et d'étudier la leçon jusqu'au bout ; maintenant il ne nous est plus possible d'avoir des arrière-pensées. Au Transvaal

il n'y a pas de place pour nous, voilà qui est clair, et nous n'y reviendrons plus. La porte du pays des Banyais nous est jusqu'à présent fermée, et nul ne peut prévoir quand elle s'ouvrira. — Chez Seleka nous avons trouvé un poste d'attente, un pied-à-terre, et, comme je l'ai déjà dit, c'est un jalon sur la route du pays des Barotsis.

Je remarque qu'en nous écrivant, vous supposiez que vos lettres nous auraient trouvés attendant encore à Schoschong; et vous espériez que nous retournerions immédiatement au Zambèze pour y fonder la nouvelle mission. Non, je suis en route pour le Lessouto et j'ai hâte d'y arriver. Mais soyez sans inquiétude, et ne considérez pas notre retour comme d'un mauvais augure. Il est des raisons qui le rendent nécessaire et même urgent. Il s'agit avant tout, comme vous le remarquez vous-même, de savoir si nos Eglises du Lessouto sont prêtes à se charger de la responsabilité d'une œuvre au Zambèze et à faire face à tous les sacrifices qu'elle exigera d'elles. Il nous eût été *absolument impossible* de quitter Schoschong avec les catéchistes pour aller commencer la mission du Zambèze, sans connaître préalablement les dispositions des Eglises du Lessouto. Il y a d'ailleurs bien d'autres questions qui s'y rattachent, et sur lesquelles nous avons besoin de nous consulter ensemble. Le placement des catéchistes chez Seleka nous permettra donc de mûrir nos plans. Aussi je suis sûr que notre retour au Lessouto dans les circonstances actuelles ne peut que servir la cause que nous portons dans nos cœurs. Nous ne la désertons pas. Un coup d'œil sur la carte vous dira que nous faisons un immense détour. La tentation était bien grande d'aller à notre station de Lérivé pour y passer l'hiver et nous y reposer, mais nous croyons de notre devoir de visiter les Eglises et de nous assurer de leurs dispositions. Pour le présent, notre point de mire est Hermon; de là, nous pourrons aller à Thabana-Morèna, Béthesda, etc. Si nous pouvons faire quelque bien en visitant les Eglises, nous ne regretterons pas

ce prolongement de notre voyage au cœur de l'hiver et nous bénirons Dieu.

Vous seriez bien étonné, j'en suis sûr, de l'intérêt que notre expédition excite partout dans ce pays. Le Zambèze, c'est le bout du monde : évidemment nous avons tout vu et chacun prend à tâche de nous bombarder de questions. Vous le savez, il y a au Transvaal un fort parti de Boers mécontents qui regimènt contre le gouvernement anglais. Les journaux vous auront peut-être dit les démonstrations hostiles de ce pays lors de la visite du gouverneur général des colonies anglaises du Sud de l'Afrique, sir Bartle Frère, peu de jours avant notre arrivée à Prétoria. Il paraît que deux émissaires sont allés d'ici explorer le pays des Banyais et que leurs récits en font une vraie Canaan. Donc, si les Boers mécontents se portent vers ces parages, nous pouvons nous attendre aux guerres d'extermination nécessaires à la conquête de cette nouvelle Canaan. De là les questions dont on nous obsède sur les natifs, le pays, les ressources, etc. Il y a deux ans déjà eut lieu un exode de 600 familles de Boers qui ne voulaient pas se soumettre à la domination anglaise. Malheureusement cette caravane de patriarches guerriers, mal commandée, s'enfonça à l'aventure dans les affreux déserts du Kalahari, cherchant son chemin vers le lac Ngami. On ne peut sans émotion entendre le récit de leurs souffrances. Les tourments de la soif décimèrent leurs attelages et dispersèrent leurs troupeaux ; leur chemin, dit-on, est jonché des bagages dont ils ont dû alléger leurs voitures : mobilier, ustensiles, outils de toute espèce. Ils trouvaient toutes les mares épuisées et desséchées, et hommes et bêtes, rendus fous par les horreurs de la soif, se précipitant pêle-mêle dans la boue qu'ils se disputaient, y trouvaient la mort. Un jour, poussés à bout, leurs chefs convoquèrent une réunion de prières ; ils avaient à peine terminé qu'arrivait un wagon de transport chargé de tonnelets et d'outres remplies d'eau fraîche. M. Hepburn, le zélé missionnaire de Schos-

chong, qui les précédait de quelques jours pour aller fonder la station du lac Ngami, avait appris leur détresse et leur envoyait ce secours. Les restes de cette malheureuse expédition se dirigèrent vers l'ouest du lac, furent encore décimés par les fièvres, les privations, les attaques des natifs ; les dissensions se mirent parmi eux ; depuis lors personne ne peut en donner des nouvelles. Mais nous qui venons du Zambèze, nous sommes censés tout savoir ; et c'est touchant de voir ces pauvres paysans nous demander des nouvelles des *trek-menshen* (émigrés) : l'un y a son frère, l'autre son cousin, tout le monde y a quelque parent plus ou moins éloigné.

A Prétoria, nos bons amis Bosman nous contraignirent d'accepter l'hospitalité la plus cordiale au presbytère hollandais. Madame Bosman est une des petites-filles du vénéré feu Abraham Faure. Son mari et elle sont remplis de zèle et font une œuvre vraiment missionnaire parmi les Boers. On insista pour que je fisse une conférence publique sur nos voyages, dans la salle de ce que nous appellerions en France le Palais de Justice. Le gouverneur, que des devoirs impérieux appelaient au théâtre de la guerre, exprima son regret de ne pouvoir y assister ; mais toutes les autorités civiles et militaires nous honorèrent de leur présence. Bien que les journaux aient parlé de cette conférence avec indulgence, j'eus le sentiment qu'elle n'avait pas été un succès. Je ne me trouvais pas à l'aise dans cette même salle où Dieterlen et nos évangélistes avaient dû comparaître il y a trois ans comme prisonniers.

A Potchefstroom, où une semaine de voyage nous amena, nous trouvâmes le même intérêt. Nous y arrivâmes le samedi soir. Non seulement il me fallut prêcher le lendemain matin, dans l'église wesleyenne, et le soir dans l'une des églises hollandaises, mais on obtint de moi que nous restassions encore le lundi, et le soir je fus obligé de faire presque tous les frais d'un entretien public convoqué à cette occasion. Les pasteurs wesleyens, hollandais et

anglais y assistaient. C'était, disait-on, la première réunion missionnaire qui eût lieu à Potchefstroom, et on aurait pu ajouter dans le Transvaal. Je fus heureux de plaider la cause des Missions devant cette assemblée sympathique. Un chœur très bien organisé exécuta admirablement quelques morceaux et surtout ce cantique de Sankey : « Oh ! what shall the harvest be ? » Je venais de parler de la mort d'Eléazare, quand la fille de M. Ludorf (un ancien serviteur de notre Société) Madame Siddle, exécuta comme par inspiration un solo fort approprié à la circonstance : « Bright angels, take care of me ! » Cela me toucha vivement. Nous devons nous réjouir chaque fois que nous pouvons saper les préjugés et glorifier le nom du Seigneur.

Nous nous sommes séparés des amis de Valdézia à Prétoria. Ils allaient un peu mieux. Le frère de M. Berthoud et une demoiselle de Suisse qui venait pour aider Madame Berthoud étaient arrivés presque en même temps que nous. Il paraît qu'ils n'avaient pas encore appris le départ de Madame Berthoud pour le ciel. Aussi vous pouvez juger de leur émotion.

Klerksdorp, le 2 juin. — Nous sommes arrivés ici samedi soir (avant-hier) pour y passer un bon dimanche, mais un peu trop tard pour y rencontrer des marchands du Zambèze qui venaient justement de repartir. Ils ont apporté des nouvelles qui me préoccupent vivement : c'est que depuis mon départ, Nguana-Wina, le roi expulsé, est revenu à la tête de troupes de Makumba-Kumbe, est tombé à l'improviste sur plusieurs petits chefs barotsis de ma connaissance et les a mis à mort. Puis il est allé attaquer Robosi dans sa capitale. Il paraît que ce dernier avait eu le temps de rassembler des forces pour lui résister. Quelle sera la fin de cette guerre civile ? J'espère trouver en route des lettres qui me mettront au courant de toutes ces affaires. Vous pouvez vous imaginer si tout cela me préoccupe. En tous cas, cher Monsieur, je

me tiendrai prêt à retourner au Zambèze pour la saison prochaine. Ne renonçons pas légèrement à cette entreprise. La porte peut n'être pas aussi ouverte que nous le voudrions; mais elle n'est pas encore fermée. Si seulement nous pouvons obtenir l'entrée du pays, les commotions politiques ne mettraient pas la mission en péril, car les Barotsis au milieu de leurs guerres les plus sanglantes savent respecter les étrangers.

Je souffre à la pensée que notre Société végète, et est trop souvent paralysée par le manque de fonds, quand nous devrions non seulement entretenir ce qui est commencé, mais encore aller de l'avant et nous étendre. Qu'on se le dise et qu'on se le répète bien, c'est le moment d'avancer ou jamais.

Que Dieu réveille notre chère Eglise de France! Oui, amen. Adieu.

Votre affectionné de cœur,

F. COILLARD.

BEL EXEMPLE DONNÉ A L'ARMÉE ANGLAISE, A NATAL,
PAR DES NOIRS CONVERTIS

Le *National* a reproduit dernièrement un article du *Standard*, destiné à donner une idée des divers contingents dont se compose l'armée que l'Angleterre oppose aux Zoulous. Il s'y trouve de nombreux indigènes qui ont été recrutés de diverses manières et que l'on emploie surtout comme éclaireurs. En parcourant l'article en question, nous avons vu avec bonheur qu'il y a parmi ces auxiliaires tout un corps de Cafres convertis au christianisme et de Bassoutos qui *varient leurs exercices par des réunions tenues matin et soir et par des hymnes chantées en chœur, qui font l'admiration de tout le camp.*